

CHAPITRE LIV.

La République de Platon.

DEUX grands objets occupent les philosophes de la Grèce : la manière dont l'univers est gouverné, et celle dont il faut gouverner les hommes. Ces problèmes, peut-être aussi difficiles à résoudre l'un que l'autre, sont le sujet éternel de leurs entretiens et de leurs écrits. Nous verrons dans la suite comment Platon, d'après Timée, concevoit la formation du monde. J'expose ici les moyens qu'il imaginait, pour former la plus heureuse des sociétés.

Il nous en avoit entretenus plus d'une fois; mais il les développa avec plus de soin, un jour que, se trouvant à l'Académie, où depuis quelque temps il avoit cessé de donner des leçons, il voulut prouver qu'on est heureux dès qu'on est juste, quand même on n'auroit rien à espérer de la part des dieux, et qu'on auroit tout à craindre de la part des hommes. Pour mieux connoître ce que produiroit la justice dans un simple particulier, il examina quels seroient ses effets dans un gouvernement, où elle se dévoileroit avec une influence plus marquée, et des caractères plus sensibles. Voici à peu près l'idée qu'il nous donna de son système. Je vais le faire parler; mais j'aurai be-

soin d'indulgence : s'il falloit conserver à ses pensées les charmes dont il sait les embellir, ce seroit aux Grâces de tenir le pinceau.

Ce n'est ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan, Que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul ou de plusieurs, peu m'importe. Je forme un gouvernement où les peuples seroient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes : celle des mercenaires ou de la multitude ; celle des guerriers ou des gardiens de l'état ; celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première ; elle est faite pour suivre aveuglément les impressions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers¹, qui aura toujours les armes à la main, et dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante. Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens ; il demeurera dans un camp, et sera toujours prêt à réprimer les factions du dedans, à repousser les attaques du dehors².

Mais comme des hommes si redoutables pourroient être infiniment dangereux³, et qu'avec toutes les forces de l'état, il leur seroit facile d'en usurper la puissance, nous les contiendrons, non par des lois, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions et leurs vertus mêmes. Nous cultiverons

¹ Plat. de rep. lib. 2, p. 373.

² Id. lib. 3, p. 415.

³ Id. ibid. p. 416.

leur esprit et leur cœur par les instructions qui sont du ressort de la musique, et nous augmenterons leur courage et leur santé par les exercices de la gymnastique¹.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance²; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, et qu'on évite sur-tout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes. Les dissensions et les vengeances faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités; et c'est un malheur insigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfans des guerriers avec autant de dignité que de charmes; on leur dira sans cesse, que Dieu ne peut être l'auteur que du bien³; qu'il ne fait le malheur de personne; que ses charimens sont des bienfaits, et que les méchans sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent le moyen de s'y soustraire⁴.

On aura soin de les élever dans le plus par-

¹ Plat. de rep. lib. 2, p. 376.

² Id. ibid. p. 377.

³ Id. ibid. p. 379.

⁴ Id. ibid. p. 380. Id. in Georg. t. 1, p. 472 et 509.

fait mépris de la mort, et de l'appareil menaçant des enfers¹. Ces peintures effrayantes et exagérées du Cocyte et du Styx peuvent être utiles en certaines occasions; mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces vérités que la mort n'est pas un mal², et que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs pères et leurs amis, sans répandre une larme, sans pousser un soupir. Il faudra que leur ame ne se livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colere; qu'elle ne connoisse ni le vil intérêt, ni le mensonge, plus vil encore s'il est possible; qu'elle rougisse des faiblesses et des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers³, et qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions, et à obéir aux lois.

C'est dans cette ame qu'on imprimera, comme sur l'airain, des idées immortelles de la justice et de la vérité; c'est là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchans sont malheureux dans la prospérité⁴, et que la vertu est heureuse dans la persécution, et même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présen-

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 386.

² Id. ibid. p. 387.

³ Id. ibid. p. 391.

⁴ Id. ibid. p. 392.

tées avec des couleurs qui en altèrent la majesté¹. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderoient sur le théâtre, en y joignant la peinture trop fidèle des petitesesses et des vices de l'humanité. Leurs talens inspireroient à nos élèves ce goût d'imitation, dont l'habitude, contractée de bonne heure, passe dans les mœurs, et se réveille dans tous les instans de la vie. Ce n'est point à eux de copier des gestes et des discours qui ne répondroient pas à leur caractère; il faut que leur maintien et leur récit respirent la sainteté de la vertu, et n'aient pour ornement qu'une simplicité extrême. S'il se glissoit dans notre ville un de ces poètes habiles dans l'art de varier les formes du discours, et de représenter sans choix toutes sortes de personnages, nous répandrions des parfums sur sa tête, et nous le congédierions².

Nous bannirons et les accens plaintifs de l'harmonie Lydienne, et la mollesse des chants de l'Ionienne. Nous conserverons le mode Dorien dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers, et le Phrygien dont le caractère paisible et religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur ame; mais ces deux modes mêmes, nous les gênerons dans leurs mouvemens, et nous les forcerons à choisir une marche noble, convenable aux circon-

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 394, etc.

² Id. ibid. p. 398 et 399.

ces, conforme aux chants qu'elle doit régler, et aux paroles auxquelles on doit toujours l'assujettir¹.

De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie et le nombre, résultera cette décence et par conséquent cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves. Nous exigerons que la peinture, l'architecture et tous les arts l'offrent à leurs yeux, afin que de toutes parts entourés et assaillis des images de la beauté, et vivant au milieu de ces images, comme dans un air pur et serein, ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'ame, et s'accoutument à les reproduire dans leurs actions et dans leurs mœurs². Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnoîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur; ils tressailleront à la voix de la raison et de la vertu, parce qu'elles leur apparoîtront sous des traits connus et familiers. Ils aimeront la beauté, avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins et les exercices du corps³. Ici point de règle constante et uniforme dans le régime; des gens destinées à vivre dans un camp, et à suivre les opérations d'une campagne, doivent ap-

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 398 et 399.

² Id. ibid. p. 401.

³ Id. ibid. p. 403.

prendre à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale, les trésors de la santé; et dans la continuité des exercices, les moyens d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces¹. Ceux qui auront reçu de la nature un tempérament délicat, ne chercheront pas à le fortifier par les ressources de l'art. Tels que ce mercenaire qui n'a pas le loisir de réparer les ruines d'un corps que le travail consume², ils rougiroient de prolonger à force de soins une vie mourante et inutile à l'état. On attaquera les maladies accidentelles par des remèdes prompts et simples; on ne connoitra pas celles qui viennent de l'intempérance et des autres excès; on abandonnera au hasard celles dont on apporte le germe en naissant³. Par là se trouvera proscrite cette médecine qui ne sait employer ses efforts que pour multiplier nos souffrances, et nous faire mourir plus long-temps.

Je ne dirai rien ici de la chasse, de la danse et des combats du gymnase⁴: je ne parlerai pas du respect inviolable qu'on aura pour les parens et les vieillards⁵, non plus que d'une foule d'observances dont le détail me mèneroit trop loin. Je n'établis que des principes géné-

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 410.

² Id. ibid. p. 406.

³ Id. ibid. p. 410.

⁴ Id. ibid. p. 412.

⁵ Id. ibid. l. 4, p. 423.

raux; les règles particulières en découleront d'eux-mêmes, et s'appliqueront sans effort aux circonstances. L'essentiel est que la musique et la gymnastique influent également sur l'éducation, et que les exercices du corps soient dans un juste tempérament avec ceux de l'esprit; car par elle-même la musique amollit un caractère qu'elle adoucit¹, et la gymnastique le rend dur et féroce en lui donnant de la vigueur. C'est en combinant ces deux arts, en les corrigeant l'un par l'autre, qu'on viendra à bout de tendre ou de relâcher, dans une exacte proportion, les ressorts d'une ame trop foible ou trop impétueuse: c'est par là que nos guerriers, réunissant la force et le courage à la douceur et à l'aménité, paroîtront aux yeux de leurs ennemis, les plus redoutables des hommes, et les plus aimables aux yeux des autres citoyens²; mais pour produire cet heureux effet, on évitera de rien innover dans le système de l'institution une fois établie. On a dit que toucher aux règles de la musique, c'étoit ébranler les lois fondamentales du gouvernement³. J'ajoute qu'on s'exposeroit au même malheur en faisant des changemens dans les jeux, dans les spectacles et dans les moindres usages⁴. C'est que chez un peuple qui se conduit plutôt par les mœurs que par les lois,

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 410.

² Id. ibid. l. 2, p. 376.

³ Id. ibid. l. 4, p. 424.

⁴ Id. de leg. l. 7, p. 797.

les moindres innovations sont dangereuses, parce que, dès qu'on s'écarte des usages reçus dans un seul point, on perd l'opinion de leur sagesse; il s'est glissé un abus, et le poison est dans l'état.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers¹; tout dans cette éducation dépendra de la sévérité de la discipline: ils regarderont la moindre observance comme un devoir, et la plus petite négligence comme un crime. Et qu'on ne s'étonne pas de la valeur que nous donnons à des pratiques de la valeur en apparence; quand elles ne tendroient pas directement au bien général, l'exactitude à les remplir seroit d'un prix infini, parce qu'elle contrarieroit et forceroit le penchant. Nous voulons pousser les âmes au plus haut point de perfection pour elles-mêmes, et d'utilité pour la patrie. Il faut que, sous la main des chefs, elles deviennent propres aux plus petites choses comme aux plus grandes; il faut qu'elles brisent sans cesse leur volonté, et qu'à force de sacrifices elles parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république. Ceux qui ne seront pas capables de ce renoncement à eux-mêmes, ne seront pas admis dans la classe des guerriers, mais relégués dans celle des artisans et des laboureurs²; car les états ne seront pas réglés

¹ Plat. de rep. lib. 4.
p. 423, etc.

² Id. ibid. l. 3, p. 415.

par la naissance, ils le seront uniquement par les qualités de l'âme.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour; ils seront moins étonnés de la sévérité de nos règles, et se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédoient des terres et des maisons, si l'or et l'argent souilloient une fois leurs mains¹, bientôt l'ambition, la haine et toutes les passions qu'entraînent les richesses, se glisseroient dans leurs cœurs, et ils ne seroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceroient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public; la patrie à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées et tous leurs désirs, se chargera de pourvoir à leurs besoins qu'ils réduiront au pur nécessaire: et si l'on nous objecte que par ces privations ils seront moins heureux que les autres citoyens, nous répondrons qu'un législateur doit se proposer le bonheur de toute la société, et non d'une seule des classes qui la composent². Quelque moyen qu'il emploie, s'il réussit, il aura fait le bien particulier, qui dépend toujours du bien général. D'ailleurs, je n'établis pas une ville qui regorge de délices: je veux qu'on y règle le travail, de manière

¹ Plat. de rep. lib. 3,
p. 416.

² Id. ibid. l. 4, p. 420.

qu'il bannisse la pauvreté, sans introduire l'opulence¹; si nos guerriers y diffèrent des autres citoyens, ce sera parce qu'avec plus de vertus ils auront moins de besoins.

Nous avons cherché à les dépouiller de cet intérêt sordide qui produit tant de crimes. Il faut encore éteindre, ou plutôt perfectionner dans leurs cœurs, ces affections que la nature inspire, et les unir entre eux par les moyens mêmes qui contribuent à les diviser. J'entre dans une nouvelle carrière; je n'y marche qu'en tremblant; les idées que je vais proposer paroîtront aussi révoltantes que chimériques; mais après tout je m'en méfie moi-même, et cette disposition d'esprit, si je m'égarer, doit me faire absoudre d'avance d'une erreur involontaire.

Ce sexe que nous bornons à des emplois obscurs et domestiques, ne seroit-il pas destiné à des fonctions plus nobles et plus relevées? N'a-t-il pas donné des exemples de courage, de sagesse, de progrès dans toutes les vertus, et dans tous les arts²? Peut-être que ses qualités se ressentent de sa faiblesse, et sont inférieures aux nôtres. S'ensuit-il qu'elles doivent être inutiles à la patrie? Non, la nature ne dispense aucun talent pour le rendre stérile; et le grand art du législateur est de remettre en jeu tous les ressorts qu'elle four-

¹ Plat. de rep. lib. 4, p. 421.

² Id. ibid. l. 5, p. 452.
³ Id. ibid. p. 455.

nit, et que nous laissons en repos. Nos guerriers partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance¹. Les uns et les autres seront élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les élémens des sciences, les leçons de la sagesse; et dans le gymnase, les jeunes filles dépouillées de leurs habits, et parées de leurs vertus, comme du plus honorable des vêtements, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules².

Nous avons trop de décence et de corruption pour n'être pas blessés d'un réglemeut, qu'une longue habitude et des mœurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus³. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes et saintes, ils jeteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'âge de 30 ans jusqu'à celui de 55, et les guerrières depuis l'âge de 20 jusqu'à celui de 40 ans⁴. On réglera le nombre des concurrens sur les pertes qu'elle aura faites; car nous devons éviter avec le même

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 451; l. 7, p. 537.
² Id. ibid. p. 452 et 457.

³ Id. ibid. p. 457.
⁴ Id. ibid. p. 460.

soin l'excès et le défaut de population. Le hasard, en apparence, assortira les époux ; mais les magistrats, par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un et de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers. En même temps, les prêtres et les prêtresses répandront le sang des victimes sur l'autel ; les airs retentiront du chant des épithalames ¹, et le peuple, témoin et garant des nœuds formés par le sort, demandera au ciel des enfans encore plus vertueux que leurs pères.

Ceux qui naîtront de ces mariages, seront aussitôt enlevés à leurs parens, et déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnoître, iront distribuer, tantôt à l'un et tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour ².

Dans ce berceau des guerriers ne paroîtront pas les enfans qui auroient apporté en naissant quelque difformité ; ils seront écartés au loin, et cachés dans quelque retraite obscure : on n'y admettra pas non plus les enfans dont la naissance n'auroit pas été précédée par les cérémonies augustes dont je viens de parler, ni ceux que leurs parens auroient mis au jour par une union prématurée ou tardive ³.

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 459.

² Id. ibid. p. 460.

³ Id. ibid.

Dès que les deux époux auront satisfait aux vœux de la patrie, ils se sépareront et resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, et que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens et de divorces, fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers ¹.

Mais quand les uns et les autres auront passé l'âge prescrit par la loi aux engagemens qu'elle avoue ², il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un côté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union, et que d'un autre côté, ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître, il leur suffira de compter par mi leurs fils et leurs filles tous les enfans nés dans le même temps que ceux dont ils seront véritablement les auteurs ; et cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états ³. En effet, chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables ; et par là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir partout les noms tendres et chéris de père et de mère, de fils et de fille, de frère et de sœur. Les sentimens de la nature, au lieu de se con-

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 457.

² Id. ibid. p. 461.

³ Id. ibid. p. 463.

centrer en des objets particuliers, se répandront en abondance sur cette grande famille, qu'ils animeront d'un même esprit : les cœurs rempliront aisément des devoirs qu'ils se feront eux-mêmes ; et renonçant à tout avantage personnel, ils se transmettront leurs peines, qu'ils affoibliront, et leurs plaisirs, qu'ils augmenteront, en les partageant : tout germe de division sera étouffé par l'autorité des chefs, et toute violence enchaînée par la crainte d'outrager la nature ¹.

Cette tendresse précieuse qui les rapprochera pendant la paix, se réveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps de guerriers jeunes, pleins de courage ², exercés depuis leur enfance aux combats, parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises, et persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur, et le trépas leur mériter des autels ; que dans ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles et les appelle à sa défense ; qu'à cette voix se joignent les cris plaintifs de l'amitié, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger ; enfin, pour imprimer dans leur âme les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses et leurs enfans ; leurs épouses, qui viennent com-

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 465. ² Id. ibid. p. 471.

battre auprès d'eux, et les soutenir de leur voix et de leurs regards ; leurs enfans, à qui ils doivent des leçons de valeur, et qui vont peut-être périr par le fer barbare de l'ennemi ; croira-t-on que cette masse, embrasée par ces puissans intérêts comme par une flamme dévorante, hésite un instant à ramasser ses forces et ses fureurs, à tomber comme la foudre sur les troupes ennemies, et à les écraser par son poids irrésistible ?

Tels seront les grands effets de l'union établie entre nos guerriers. Il en est un qu'ils devront uniquement à leur vertu ¹, ce sera de s'arrêter et de redevenir doux, sensibles, humains après la victoire ; dans l'ivresse même du succès, ils ne songeront ni à charger de fers un ennemi vaincu, ni à outrager ses morts, sur le champ de bataille, ni à suspendre ses armes dans les temples des dieux, peu jaloux d'une pareille offrande, ni à porter le ravage dans les campagnes, ou le feu dans les maisons. Ces cruautés, qu'ils se permettraient à peine contre les barbares, ne doivent point s'exercer dans la Grèce, dans cette république de nations amies, dont les divisions ne devroient jamais présenter l'image de la guerre, mais plutôt celle des troubles passagers qui agitent quelquefois les citoyens d'une même ville ².

Nous croyons avoir pourvu suffisamment au

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 469, etc. ² Id. ibid. p. 465.

bonheur de nos guerriers¹; nous les avons enrichis à force de privations: sans rien posséder, ils jouiront de tout; il n'y en aura aucun parmi eux, qui ne puisse dire: Tout m'appartient. Et qui ne doive ajouter, dit Aristote, qui jusqu'alors avoit gardé le silence: Rien ne m'appartient en effet. O Platon! ce ne sont pas les biens que nous partageons qui nous touchent le plus; ce sont ceux qui nous sont personnels. Dès que vos guerriers n'auront aucune sorte de propriété, n'en attendez qu'un intérêt sans chaleur comme sans objet; leur tendresse ne pouvant se fixer sur cette foule d'enfans dont ils seront entourés, tombera dans la langueur, et ils se reposeront les uns sur les autres du soin de leur donner des exemples et des leçons, comme on voit les esclaves d'une maison négliger des devoirs qui leur sont communs à tous².

Platon répondit: Nous avons mis dans les cœurs de nos guerriers deux principes, qui, de concert, doivent sans cesse ranimer leur zèle: le sentiment et la vertu. Non seulement ils exerceront le premier d'une manière générale, en se regardant tous comme les citoyens d'une même patrie; mais ils s'en pénétreront encore davantage, en se regardant comme les enfans d'une même famille; ils le seront en effet, et l'obscurité de leur naissance n'obscurcira point

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 465.

² Aristot. de polit. l. 2, c. 3 et 4, t. 2, p. 314, etc.

les titres de leur affinité. Si l'illusion n'a pas ici autant de force que la réalité, elle aura plus d'étendue, et la république y gagnera; car il lui importe fort peu qu'entre certains particuliers les affections soient portées à l'excès, pourvu qu'elles passent dans toutes les ames, et qu'elles suffisent pour les lier d'une chaîne commune. Mais si, par hasard, elles étoient trop foibles pour rendre nos guerriers appliqués et vigilans, n'avons-nous pas un autre mobile, cette vertu sublime qui les portera sans cesse à faire au-delà de leurs devoirs?

Aristote alloit répliquer; mais nous l'arrêtâmes, et il se contenta de demander à Platon s'il étoit persuadé que sa république pût exister?

Platon reprit avec douceur: Rappelez-vous l'objet de mes recherches¹. Je veux prouver que le bonheur est inséparable de la justice; et dans cette vue, j'examine quel seroit le meilleur des gouvernemens, pour montrer ensuite qu'il seroit le plus heureux. Si un peintre offroit à nos yeux une figure dont la beauté surpassât toutes nos idées, lui objecteroit-on que la nature n'en produit pas de semblables? Je vous offre de même le tableau de la plus parfaite des républiques; je le propose comme un modèle dont les autres gouvernemens doivent plus ou moins approcher, pour être plus ou moins heureux. Je vais plus loin, et j'ajoute

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 472.